

# DU NARCISSISME GROUPAL EN SANTÉ MENTALE, AVEC UNE MENTION PARTICULIÈRE À CELUI DE PSYCHANALYSTES, ET DE SES CONSÉQUENCES THÉORIQUES ET CLINIQUES : LA NOTION DE « STRUCTURE »

E. PRADO DE OLIVEIRA \*

---

ON GROUP NARCISSISM AND MENTAL  
HEALTH, WITH PARTICULAR EMPHASIS  
ON THAT OF PSYCHOANALYSTS :  
ITS THEORETICAL AND CLINICAL  
CONSEQUENCES, E.G. THE CONCEPT  
OF 'STRUCTURE

**ABSTRACT** We are reluctant to admit that our subjectivity is historical and originates from our always having been part of various groups. Our adult life and our creativity, like our professional lives, depend on a limitless number of groups. Thus, our participation

\* Psychanalyste  
Membre d'Espace  
analytique  
Professeur des  
universités  
Directeur de recherches  
Centre de recherche en  
psychanalyse et  
médecine  
Université de Paris 7 –  
Denis Diderot  
pradoliveira@gmail.com  
107, Rue Mouffetard  
75005 – Paris

in these groups has a major impact on our work as clinical psychologists, psychiatrists, psychoanalysts, social workers and teachers. This impact often influences our ideas and theories, which often become real symptoms, with doubtful links to our real experience.

KEY WORDS groups, theories, symptoms, structure, history.

---

RÉSUMÉ Nous hésitons à admettre que notre subjectivité est historique et issue de notre participation à différents groupes, depuis toujours. Notre vie adulte et notre créativité en dépendent, tout comme nos vies professionnelles. Ainsi, notre participation à ces groupes a une incidence majeure sur nos pratiques comme psychologues cliniciens, psychiatres, psychanalystes, éducateurs et enseignants. Cette incidence porte souvent sur nos idées et nos théories, qui deviennent parfois de véritables symptômes, entretenant des liaisons douteuses avec notre expérience réelle.

MOTS-CLÉS groupes, théories, symptômes, structure, histoire.

---

En général, nous sommes habitués à considérer comme purement individuels et subjectifs notre pensée, tout ce qui se passe dans notre esprit et même dans nos corps. Or, l'expérience clinique auprès de patients psychotiques, adultes ou enfants, ainsi que les phénomènes curieux qui y apparaissent, montrent l'existence d'un fonds groupal, où s'inscrivent pensées, sensations et perceptions. Quand je suis conçu, mon corps est immédiatement inscrit dans un autre corps. Quand je grandis, je participe de mon groupe familial, inscrit lui-même dans d'autres groupes. Je vais à l'école et c'est encore un autre groupe. Ma « pensée scolaire », outre ce groupe, dépend de manuels, de cours et de livres, fabriqués et dispensés par des gens qui participent à des nombreux autres groupes. Et ainsi, indéfiniment, y compris dans ma « pensée professionnelle » et dans ma reconstitution de ma propre « pensée familiale ». Ce que je considère avec beaucoup d'orgueil et de vanité comme étant ma propre pensée intime, ou tout ce qui appartient à ma « subjectivité », en vérité correspond, au mieux, à d'infimes différences par rapport à l'articulation entre ces innombrables groupes qui ont participé et participent à ma formation.

Les idées les plus innovatrices ne tombent pas du ciel comme un rayon de soleil. Le soleil lui-même, d'ailleurs, participe d'une constellation. Le ciel ne cesse de me montrer l'infinitude des éléments qui le composent. Certaines de ces idées s'organisent en innovations théoriques ou en symptômes groupaux. D'ailleurs, le soleil aussi a fait partie d'un symptôme collectif de notre toute-puissance, à savoir la croyance que c'était lui qui tournait autour de notre planète et, en définitive, autour de moi-même, comme l'a cru Schreber, auteur d'une des plus importantes descriptions cliniques qu'il nous a été donné de connaître<sup>1</sup>.

J'essaye ici de montrer comment un concept a fonctionné, et fonctionne encore en partie, comme symptôme groupal, dans l'élaboration de la pensée et, partant, de l'approche clinique des soignants à l'égard de leurs patients. Ce que je décris des psychanalystes est valable pour l'ensemble des intervenants en santé mentale, qui cherchent souvent des certitudes cliniques là où des questions gagnent à rester en suspens et ouvertes.

## Du narcissisme groupal

Les psychanalystes, et les soignants en santé mentale en général, sont souvent pris dans une sorte de narcissisme qui leur est propre, soit individuel, soit groupal. Il convient d'ajouter une approche qui prenne en compte, au sujet du narcissisme, ce que Freud écrit dans ses textes sur la psychologie collective. Le narcissisme implique un oubli de l'histoire et de toute mise en contexte. Souvent les psychanalystes oublient leur histoire, négligent la diversité de leurs contributions, idéalisent leur discipline, du point de vue théorique comme du point de vue pratique, et, par rapport aux groupes auxquels ils participent, s'abandonnent à leur surestimation, tout en prétendant ne pas le faire. « Je sais bien, mais quand même » : cette expression jadis mise en valeur, semble constituer le mode de raisonnement le plus disséminé de la psychopathologie de la vie quotidienne des institutions<sup>2</sup>. Dominant en toute situation où les idéaux s'écartent trop des pratiques, il est particulièrement gênant lorsqu'il se retrouve parmi ceux dont la pratique exigerait un questionnement incessant, même précautionneux et déli-

1 D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975, traduction de P. Duquenne et N. Sels. Aussi : Prado de Oliveira, *Schreber et la paranoïa : le meurtre d'âme*, L'Harmattan, 1996, et *Freud et Schreber, les sources écrites du délire, entre psychose et culture*, Erès, 1997. J'applique certaines notions issues du formalisme russe à la compréhension de l'écrit.

2 O. Mannoni, « Je sais bien mais quand même », *Clés pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, 1985.

cat, et une attention aiguë envers l'inconscient. Les psychanalystes investissent leurs propres personnes, leurs groupes, leurs théories et leurs pratiques avec un aveuglement narcissique surprenant, qui, accaparant leur énergie, les rend moins aptes à comprendre ceux dont ils ont la responsabilité, au moins temporaire.

Le narcissisme groupal vise à palier à des incertitudes et angoisse issues de la clinique quand les psychanalystes ne sont pas en mesure de les élaborer au moyen d'une plus grande attention à leurs patients ou au moyen d'une plus large créativité théorique. Il s'exprime à travers l'élection de certains mots, de certains signifiants, qui deviennent symptomatiques : fumer le cigare, porter une barbe, un nœud papillon ; ou bien, une certaine manière de parler, de scander les phrases, de porter son corps, de s'habiller. Ce narcissisme reste rarement caricatural. Le plus souvent il déborde le corps propre et atteint la pensée, où la présence du groupe se fait lourdement sentir. Cette atteinte s'exprime à travers un usage réifié de mots qui perdent leur valeur conceptuelle ou notionnelle. Jadis, « complexe d'Œdipe » ou « angoisse de castration », recourant dans les explications psychanalytiques - « je sais bien » -, sans qu'on ne puisse rien y changer - « mais quand même ». Ensuite, « identification projective », « couple parental uni dans le coït » ou « scène primitive ». Puis, « miroir », « nom-du-père », « forclusion », « métaphore », « l'autre » grand ou petit. Donnés comme acquis, utilisés comme slogans, épargnant l'effort de descriptions cliniques précises et minutieuses, objets d'inflation gage d'appauvrissement, ils perdent toute valeur explicative<sup>3</sup>.

Prenons la notion de « structure ». Il est évident que les choses du monde ne s'y réduisent pas. Il est aussi évident qu'aucune structure n'a jamais existé seule. Mon corps présente une structure osseuse qui est mon squelette. Ma peau présente une autre structure. Et mes organes encore d'autres. Et mon sang encore une autre. « Mon corps, ce papier, ce feu », pour évoquer cette imagine forte qui a servi à critiquer l'exclusion du fou du domaine de la philosophie<sup>4</sup>. Or, voilà que le papier comporte une structure différente de celle de l'arbre dont il vient. La moindre scène présente une formidable imbrication de structures différentes, chacune avec sa dynamique propre : l'énorme majorité des structures existan-

3. Voir Prado de Oliveira, *Les pires ennemis de la psychanalyse*, Liber, Montréal, 2009.

4 M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1999, pp. 583-603.

tes sont dynamiques, même si leur temps varie. Si nous réduisons la notion de structure à celle d'invariantes d'un ensemble, nos échelles temporelles changeraient, sans doute.

Tant de psychanalystes soulignent les différences entre névrose, psychose et perversion, trois structures isolées par Freud et articulées par Lacan. Or, pour Freud, la perversion est un soubassement commun à toute formation psychique, à l'origine de la sublimation, comme aussi pour Lacan, qui ne les compare qu'à une seule occasion<sup>5</sup>. En tout cas, elles n'apparaissent jamais non plus comme s'excluant réciproquement. La clinique attentive montre des complexités que le simplisme théorique rend mal. Pour être exact, Freud se réfère dans ses écrits aux « trois formes de la maladie », mais il articule névrose, psychose et perversion, dans une même « maladie » (Lettre à Fliess du 11 janvier 1897). Une lecture attentive des Mémoires d'un névropathe, de Daniel Paul Schreber, « meilleur manuel de psychopathologie jamais écrit », selon Freud, suffirait à montrer l'inanité de la tentative de déterminer des structures isolées du fonctionnement psychique. En effet, Schreber est tantôt paranoïaque, tantôt dément, tantôt pervers, tantôt catatonique ou obsessionnel.

La seule occasion où Lacan se questionne sur l'effet de la psychanalyse sur les névroses, les psychoses ou les perversions a suffi à la création d'un fétiche théorique, signe de ralliement d'un groupe, puis des groupes, dans l'oubli complet du fait que les structures s'articulent. Les obsessions sont présentes dans les psychoses et les perversions sont présentes dans les névroses. Les patients schizophrènes présentent souvent des remarquables défenses obsessionnelles. Chaque obsessionnel a son heure de gloire hystérique, quand il se voit contrarié. Et ainsi de suite.

## Un signe de ralliement plus qu'un concept

Le mot « Struktur » apparaît quelque 70 fois dans la *Konkordanz zu den Gesammelten Werken von Sigmund Freud*, si nous prenons en considération ses variations, comme *Strukturverhältnis*. La *Konkordanz* vérifie les occurrences et les contextes où apparaît un mot dans les écrits de Freud. Toujours en

5 J. Lacan, 22.10.1967 : « Discours de clôture de la journée sur les psychoses. » Il y épingle le leurre d'un choix entre névrose, psychose et perversion. Mais il signale aussi que le névrotique aspire à trouver sa satisfaction dans la perversion (Journées d'étude de l'École freudienne de Paris. Maison de la chimie, Paris, 9 Novembre 1975. Paru dans *Lettres de l'École freudienne*, 1978, n° 24, pp. 247-250.

prenant en considération ses variations, le mot apparaît 380 fois dans la *Concordance to the Standard Edition of The Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, qui est en fait l'original à partir duquel s'établit la *Konkordanz*, l'édition anglaise datant de 1980, l'allemande de 1995. À ce titre, il est intéressant de signaler que la première édition des œuvres complètes de Freud a été établie en espagnol et que cette édition a été validée par son auteur. Ceci montre que la manière de lire est déjà un phénomène groupal et culturel. Aucune édition n'existe qui permettrait une telle recherche en français, excepté le *Sigmund Freud : Index Thématique*, où le mot de « structure » n'apparaît pas, à juste titre, dans la mesure où il ne s'agit pas d'un concept freudien<sup>6</sup>. Ces variations sont des curiosités, vu leur faible ampleur. Curiosités éditoriales en ce qui concerne les différences entre deux différentes éditions en anglais. Curiosités plus sérieuses, en ce qui concerne la différence entre l'anglais et l'allemand, car il est évident que cette dernière langue, ou bien utilise moins ce concept de structure, ou doit disposer d'un certain nombre de synonymes pour le mot en question, qui ne fonctionnent pas de la même façon en anglais.

Ce qui n'est pas une simple curiosité est l'écart entre ces deux langues au sujet du mot « *Struktur* » utilisé par Freud et son usage par Lacan, qui l'emploie plus de 1500 fois dans ses textes, d'après mon décompte basé sur leurs différentes éditions électroniques, celles de l'École lacanienne de psychanalyse et de l'Association lacanienne internationale. Vingt fois plus que ce que donne la *Konkordanz* ou l'édition électronique des textes de Freud en anglais. Environ quatre fois plus que ce qu'indique la *Concordance*. À titre de comparaison, le mot « structure » n'apparaît que 22 fois dans des travaux aussi importants que le *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, de Roudinesco, et moins de 200 fois dans l'*Histoire de la vie privée*, en quatre tomes, d'Ariès et Duby. « Structure » est un mot fétiche pour Lacan.

L'impression du mot « structure » en psychanalyse ne vient pas seulement du structuralisme, mais aussi, beaucoup, de la traduction anglaise des textes de Freud, traduction dans laquelle ils sont lus en premier, y compris, après la Deuxième grande guerre, par les Allemands qui pendant longtemps n'ont pas

6 A. Delrieu, *Sigmund Freud, Index Thématique*, Paris, Anthropos, 1997.

disposé d'une *Gesammelten Werken*. L'exception à cette situation a été l'aire culturelle de la langue espagnole, qui a tût disposé des *Obras completas*. Il est même possible de dire que les tendances inflationnistes de l'usage du mot « structure » sont héritées directement de la langue anglaise. Rien que dans le premier paragraphe de son livre *The Various Contrivances by Which Orchids Are Fertilised by Insects*, Darwin l'emploie deux fois : « Ce traité me donne aussi une opportunité d'essayer de montrer que l'étude des êtres organiques peut être aussi intéressante à l'observateur pleinement convaincu (du fait) que leur structure est due à des lois secondaires qu'à celui qui voit dans chaque détail minime de la structure un résultat direct de l'intervention du Créateur. » Il n'en reste pas moins que la structure est considérée par Darwin comme résultante de lois secondaires et que cet auteur ne les imagine jamais comme immuables ou indépendantes de leur fonction. La séparation entre structure et fonction sera le sujet d'une discussion tenace entre sociologues nord-américains, avant de disparaître.

Le déploiement de ce mot dans les textes de Freud en anglais suit le même mouvement que celui de son histoire dans la langue. Voici la lettre du 13 août 1874, adressée à son ami, Eduard Silberstein. En anglais, elle apparaît comme : “*I accordingly present myself as a Freemason who has bricked up the **structure** of this letter on three floors and, having come to the end of the first floor, I put down my trowel to rest for the construction of the second.*” Cette même lettre dit en français : “Je me présente donc comme un franc-maçon qui maçonne l'édifice à trois étages de cette lettre, et comme je suis arrivé au bout du premier, je dépose ma truelle pour me reposer avant d'entreprendre la construction du deuxième.” Le mot « structure » n'y apparaît pas ! En espagnol, il est écrit : “*Por lo cual me ofrezco como francmasón que trabaja el edificio de esta carta en tres plantas y, puesto que he llegado al final de la primera planta, aparto la paleta a fin de descansar para la construction de la segunda*”<sup>7</sup>. Le mot « structure » n'y apparaît pas non plus ! J'utilise trois langues pour que leur comparaison permette une évaluation du travail accompli par les traducteurs à partir de l'original allemand. Voici maintenant ce passage en allemand : « *Ich stelle mich also als Freimaurer,*

7 *Edición Crítica de la Correspondencia de Freud establecida por orden cronológico*, Quipú Ediciones, 1995, traduction de Nicolás Caparrós Sánchez, p. 63.

*der das Gebäude dieses Briefes in 3 Stöcken zusammenmauert, und da ich zu Ende des ersten Stockes gekommen bin, lege ich die Kelle weg, um für den Bau des zweiten mich auszuruhen.* ». Le mot qui apparaît est « *Gebäude* », bâtiment, édifice, construction. Le mot « structure » est propre à la traduction anglaise.

Mais voici un autre exemple de Freud, plus théorique, tiré des *Études sur l'hystérie*. L'original allemand dit : “*Das psychische Material einer solchen Hysterie stellt sich nun dar als ein mehrdimensionales **Gebilde** von mindestens dreifacher Schichtung.*” Phrase à laquelle Freud ajoute un commentaire : « *Ich hoffe, ich werde diese **bildliche** Ausdrucksweise bald rechtfertigen können.* » Je marque les mots utilisés par Freud. L'utilisation de *Gebilde* est une manière d'exprimer *bildliche*, une expression figurative, bref, une métaphore, selon l'usage répandu dans la langue française actuelle.

Voici la traduction en anglais : “*The psychical material in such cases of hysteria presents itself as a structure in several dimensions which is stratified in at least three different ways*<sup>8</sup>.”. Freud ajoute entre parenthèses : “*I hope I shall presently be able to justify this pictorial mode of expression.*” Et sa traduction en espagnol : “*El material psíquico de una histeria así se figura como un producto multidimensional de por lo menos triple estratificación. Espero poder justificar pronto este modo de expresión figurado.*” *Gebilde* est traduit par *producto*, produit. Et, enfin, la traduction en français : « Les matériaux psychiques d'une semblable hystérie se présentent alors comme un édifice à plusieurs dimensions comportant pour le moins trois strates. » Ni l'édition allemande, ni sa traduction anglaise ne portent les italiques pour « trois strates ». L'édition française ne porte pas de parenthèses pour le commentaire de Freud : « J'espère être bientôt en mesure de justifier cette façon imagée de m'exprimer. » Freud est conscient du fait qu'il utilise une « façon imagée », une métaphore, quand il écrit le mot « *Gebilde* », construction, formation. En anglais, le mot « structure » apparaît ensuite à plusieurs reprises dans les paragraphes avoisinants. En français, c'est le mot « strate » qui le traduit. En espagnol, « *planta* », assez proche du mot français. Outre les différences de traduction, il va sans dire que tous les signes typographiques – guillemets, parenthèses ou italiques – sont autant d'incidences culturelles, et donc groupales, qui marqueront la lecture d'un texte.

8 S. Freud, *The Complete Psychological Works*, II (1893-1895), Londres, The Hogarth Press and The Institute of Psycho-Analysis, 1955, traduction de James Strachey, p. 288.

Le mot de « structure » n'apparaît dans aucune édition de *L'Interprétation des rêves*, de 1901, mais il apparaît dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne* de la même année<sup>9</sup>. Dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, de 1905, là où l'anglais dit « *verbal structure* » ou « *composite structure* » pour expliquer la construction du mot « fammilionnaire », le français traduit par « formation de mot », de l'allemand *Wortgebilde*, et « formation mixte », de l'allemand, *Mischgebilde*<sup>10</sup>. Dans ses trois exemples, *Gebilde* est le mot source, *structure* sa traduction en anglais, la traduction française est variable, entre strate et formation, quoique « construction » soit possible. D'ailleurs, le traducteur français est sensible au caractère inusité et composite du mot, mais plutôt à sa première partie, *Misch*, qu'à sa deuxième partie, *Gebilde*.

En somme, en psychanalyse le mot « structure » aurait été une métaphore. Lacan la développe et en fait une certitude scientifique, liée au « structuralisme » de son temps. Reste à savoir si ce mot de « structure » se stabilisera maintenant, quand le structuralisme s'affaiblit, ou s'il continuera à couvrir un champ qui va de la désignation d'une concrétude, comme celle d'une maison, jusqu'à une notion évanescence, comme celle d'âme, d'esprit, de psychisme - et même de langage, car nous sommes bien loin des domaines couverts par les thèses des formalistes russes jusqu'à celles des structuralistes en linguistique. En France, la psychiatrie classique garde encore une certaine force et l'utilisation du mot « structure » lui est concomitante. Dans les pays de langue anglaise, depuis longtemps le mot de « structure » a disparu du champ lexical de la psychiatrie, cédant la place à la diversité liée au mot de « troubles », qui peut exiger une autre étude.

Le mot *structure* a une incidence variable dans l'œuvre de Freud, plutôt faible par rapport à ses concepts les plus fréquents, comme inconscient ou sexualité. Voici *Trois essais sur la théorie sexuelle*. L'anglais dit : « *anatomical structure* », le français écrit « conformation anatomique »<sup>11</sup> ; mais, « *structure and development of the normal sexual function* » donne « la structure et le développement de la fonction sexuelle normale »<sup>12</sup> ; ou bien « *the structure of our existences* » donne « la structuration de notre existence »<sup>13</sup>. Cependant, pour être juste, dans un même paragraphe de « Constructions dans

9 S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, sans date, traduction de S. Jankélévitch, p. 114.

10 S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, traduction de D. Messier, p. 60 et 61.

11 S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, traduction de P. Koepffel, p. 49.

12 Idem, p. 130.

13 Ibidem, p. 195.

l'analyse », de 1937, nous avons en anglais : “*Indeed, it may, as we know, be doubted whether any psychological structure (Gebilde) can really be the victim of total destruction.*” Et, en français : “Comme on le sait, il est douteux qu’une formation (*Gebilde*) psychique quelconque puisse vraiment subir une destruction totale”. Tout de suite après : “... *psychical objects are incomparably more complicated... since their finer structure (Struktur) contains so much that is still mysterious.*” Et, en français : “... l’objet psychique est incomparablement plus compliqué ... parce que (sa) structure (*Struktur*)... recèle encore beaucoup de mystère<sup>14</sup>”.

## Illusions structurales

Le narcissisme psychanalytique a eu une ambition démesurée, qui a poussé les psychanalystes à suivre une illusion. Vers la moitié des années 30, un groupe de mathématiciens s’est réuni en France en signant d’un pseudonyme, Bourbaki. Ce groupe a essayé de redéfinir le champ d’études de leur discipline en apportant des bases communes à tous leurs objets. Leur unité devait résider dans la définition de leurs structures. Or, rebelles à ce projet, d’une rébellion nourrie par les exigences des problèmes réels, les mathématiques n’ont cessé de se ramifier. Plutôt que d’obéir au monochromatisme hypothético-déductif euclidien, elles sont devenues polyphoniques<sup>15</sup>. Les supposées structures du groupe Bourbaki se sont rétrécies en peau de chagrin et l’ambition de les établir comme critère de scientificité a fini par disparaître du champ de la discipline, tout autant que les mathématiques ont cédé le pas à la biochimie en tant que critère de définition de la scientificité.

Ce qui est extrêmement douteux est que Freud puisse avoir utilisé les mots « *Struktur* » ou « *Gebilde* » dans un sens quelconque proche de celui que donne Lacan au mot « structure », issu, lui, de ce projet à la fois mathématique et anthropologique. Freud ne cherche pas de précision scientifique. Il est même douteux que le mot de « science » ait eu le même sens au long des siècles. Son sens, attaché à une certaine mathématique pré-quantique, s’est effiloché tout au long du 20<sup>ème</sup> siècle. Dans un contexte large, Freud utilise essentiellement le mot de « structure » dans le sens de la psychiatrie classique, négli-

14 S. Freud,  
« Constructions dans  
l’analyse », *Résultats,  
idées, problèmes*, II,  
1921-1938 ; Paris, Puf,  
1985, traduction E.  
Hawelka, U. Huber,  
J. Laplanche, p. 272.

15 Selon le joli mot de  
J.-P. Thomas,  
« Polyphonie des  
mathématiques », *Le  
Monde*, 2 octobre 2009.

geant toute dynamique et toute économie qui animent les structures. Freud a changé progressivement ce sens classique pour l'attribuer aux instances psychiques, d'abord la « structure » formée par l'inconscient, le préconscient et le conscient, ensuite le moi, le surmoi et le ça, qui forment l'aspect topique d'une « psychologie des profondeurs ». Mais, ce faisant, Freud a simplement suivi le mouvement de la langue.

L'évidence est que chaque structure s'articule à d'autres, où elle s'emboîte ou qu'elle comprend, et que, ensemble, elles supposent des changements, des modifications plus ou moins rapides ou lentes, des jeux plus ou moins larges, avec leur dynamique et leur économie propres.

Néanmoins, nul n'est maître du destin des mots, ni de leur signification précise dans des contextes de disciplines ou de cultures différentes au long de leurs histoires. Situer un mot, lire les dictionnaires, vérifier les encyclopédies peut aider à éviter la constitution de jargons et des sectarismes qui leur sont liés, contribuant à atténuer ou à faire disparaître la rigidité caractéristique des groupes de formation psychanalytique ou autres. L'établissement de différences sape le narcissisme, dont le renforcement vise à les nier. Finalement, les différences supposées ou réelles entre névrose, psychose et perversion sont la conséquence plutôt du titre français d'un recueil de Freud organisé par Laplanche et paru aux Presses universitaires de France en 1973, c'est-à-dire à un moment culminant du structuralisme.

Ces différences, d'un point de vue clinique, n'ont jamais été minutieusement travaillées ni par Freud, ni par Lacan, qui considéraient plutôt la perversion comme un fondement commun à toute formation de l'esprit et à toute passion.

Il resterait maintenant à étudier ce mot de « perversion », lui-même assez daté, ayant une histoire propre, inscrit dans des enjeux culturels précis à différents moments, balloté entre sexualité et perversité morale, qui disparaît lui aussi déjà à force d'être banalisé, pour s'inscrire dans un contexte lié à la corruption et au crime, dans le fonctionnement des institutions et de l'appareil d'état, quand, encore une fois, les mots perdent leurs sens, qui semblaient pourtant assurés, et deviennent polysémiques et instables.

Le mot de « structure » aurait été un symptôme majeur du narcissisme des psychanalystes, des groupes psychanalytiques

et des intervenants dans le champ de la santé mentale, tout comme la tentation du diagnostic. Il conviendrait, pour les en sortir, de rappeler ce paragraphe de Freud : « Il n'y a pas lieu de craindre que la psychanalyse, qui a découvert en premier la surdétermination constante des actes et des formations psychiques, soit tentée de faire dériver une chose aussi compliquée que la religion d'une seule origine. » À prendre au sérieux la notion de surdétermination, une des rarissimes notions créées presque entièrement par Freud, notre compréhension des névroses, des psychoses et des perversions change radicalement. Elles aussi sont essentiellement surdéterminées, et, en tant que telles échappent au narcissisme, individuel ou groupal, et redeviennent des formes dynamiques et économiques, observées dans la clinique, et manifestations de l'humanité de ceux qui en souffrent.

## Bibliographie

- ARIÈS, P., DUBY, G., *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, 1985.
- BREUER, J., et FREUD, S., (1895), *Études sur l'hystérie*, Paris, Puf, 1971, traduction d'A. Berman.
- The Concordance to the Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, New York International Universities Press, 1980.
- DARWIN, C., (1862), *The Various Contrivances by Which Orchids Are Fertilised by Insects*, Kessinger Publishers, Co, 2004.
- DELRIEU, A., *Sigmund Freud, Index Thématique*, Paris, Anthropos, 1997.
- DUBY, G., ARÈS, P., *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, 1985.
- FOUCAULT, M., *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1999.
- FREUD, S., *Edición Crítica de la Correspondencia de Freud establecida por orden cronológico*, Quipú Ediciones, 1995, traduction de Nicolás Caparros Sánchez.
- FREUD, S., - SILBERSTEIN, E. (1874), *Lettres de jeunesse*, Paris, Gallimard, 1969, traduction de C. HEIM ; *Freud Sigmund, Jugendbrief an Eduard Silberstein*, 1871-1881, S. Fischer Verlag, Frankfurt, 1989 ; *The letters of Sigmund Freud to Eduard Silberstein, 1871-1881*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1990, trad. A. J. Pomerans,
- Freud, S. (1894-1924), *Névrose, psychose, perversion*, Paris, Puf, 1973.
- FREUD, S. et J. BREUER, (1895), *Études sur l'hystérie*, Paris, Puf, 1971, traduction d'A. Berman. ; "Studies on Hysteria", *The Complete Psychological Works*, II (1893-1895), Londres, The Hogarth Press and The Institute of Psycho-Analysis, 1955, traduction de James Strachey ; (1895d [1893-95]) « Studien über Hysterie », *Gesammelte Werke*, I, Londres, Imago, 1952 ; 1895). (1895) *Estudios sobre la histeria, Obras Completas*, II, 2.ed., Trad : J.L. Etcheverry. Buenos Aires : Amorrortu, 1996.

- FREUD, S., (1901), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, sans date, traduction de S. Jankélévitch ; « The Psychopathology of EverydayLife », *The Complete Psychological Works*, VI (1901), Londres, The Hogarth Press and The Institute of Psycho-Analysis, 1960, traduction de James Strachey ; « Zur Psychopathologie des Alltagslebens : über Vergessen, Versprechen, Vergreifen, Aberglaube und Irrtumin, *Gesammelte Werke*, 4, Londres, Imago, 1941, (1901). *Psicopatologia da vida cotidiana, Obras Completas*, VI, 2.ed. Trad : J.L Etcheverry. Buenos Aires : Amorrortu, 1995.
- FREUD, S., (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, traduction de P. Koeppel ; « Three Essays on Sexuality », *The Complete Psychological Works*, VII (1901-1905), Londres, The Hogarth Press and The Institute of Psycho-Analysis, 1953, traduction de James Strachey ; « Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie », *Gesammelte Werke*, 5, Londres, Imago, 1949 ; (1905a). « Tres ensayos para una teoría sexual », *Obras Completas*, VII, Trad : J.L Etcheverry. Buenos Aires : Amorrortu, 1993.
- FREUD, S., (1905), *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, traduction de D. Messier ; « Jokes and Their Relation to the Unconscious », *The Complete Psychological Works*, VIII (1905), Londres, The Hogarth Press and The Institute of Psycho-Analysis, 1960, traduction de James Strachey ; « Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten », *Gesammelte Werke*, 6, Londres, Imago, 1940 ; (1905b). *El chiste y su relación con el inconciente*, en *Obras completas*, VIII, Trad : J.L Etcheverry. Buenos Aires : Amorrortu, 2000.
- FREUD, S., (1937), « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes*, II, 1921-1938 ; Paris, Puf, 1985, traduction E. Hawelka, U. Huber, J. Laplanche ; « Constructions in Analysis » (1937), *The Complete Psychological Works*, XXIII (1937-1939), Londres, The Hogarth Press and The Institute of Psycho-Analysis, 1964, traduction de James Strachey ; « Konstruktionen in der Analyse », *Gesammelte Werke*, 6, Londres, Imago, 1950 ; (1937). « Construcciones en análisis », XXIII, 2.ed. Trad : J.L Etcheverry. Buenos Aires : Amorrortu, 1997.
- Konkordanz zu den Gesammelten Werken von Sigmund Freud*, North Ware-loo Academic Press, Waterloo, Ontario, Canada, 1995.
- LACAN, J., (1967), « Discours de clôture de la journée sur les psychoses. » *Lettres de l'École freudienne*, 1978, n° 24.
- PRADO DE OLIVEIRA, *Freud et Schreber, les sources écrites du délire, entre psychose et culture*, Erès, 1997.
- PRADO DE OLIVEIRA, *Les pires ennemis de la psychanalyse*, Liber, Montréal, 2009.
- PRADO DE OLIVEIRA, *Schreber et la paranoïa : le meurtre d'âme*, L'Harmattan, 1996,
- ROUDINESCO, E., *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993.
- SCHREBER, D. P., *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975, traduction de P. Duquenne et N. Sels.
- THOMAS, J. P., « Polyphonie des mathématiques », *Le Monde*, 2 octobre 2009.